

VIRGINIE OLIVIER
Blanchisseuse – Repasseuse
- 1875 – 1949 -

Au début de cette année-là, à Versailles, est définitivement adoptée la III^e République. Mac Mahon est au pouvoir. Cette constitution restera en vigueur jusqu'en 1940.

Virginie, Marie Françoise, mon arrière-grand-mère maternelle naît à 2h du matin, juste au début du printemps de 1875, le 4 mars, rue des Sables, chez Ridel. Cette maison se situe dans le petit village rural de Caden, près de Rochefort-en-terre, dans le Morbihan, à 40 kilomètres de Vannes. Se nommer Olivier, arriver aux frimas de mars dans un bourg dont la traduction bretonne signifie bataille, voilà des auspices signifians pour les fées penchées sur son berceau, et tout au long de sa vie, elle fera preuve d'une belle énergie. Non seulement elle traverse deux guerres mondiales, échappe à la tuberculose, au choléra, à la grippe espagnole, mais voit mourir son unique enfant à la fleur de l'âge. Cette situation l'oblige à prendre en charge, à 60 ans, ses deux petites filles Jeanine, ma mère et E..., ma tante, âgées respectivement de 4 et 2 ans. Elle acquiert un bateau-lavoir à 67 ans au bord de l'Erdre, affluent de la Loire, pour mourir épuisée à Nantes, à 74 ans.

Son père Julien, est cordonnier, comme son grand-père, puis mécanicien. Il est originaire de Caden et a épousé en 1873, Jeanne Boulo, cultivatrice, née au lieu-dit Lardran à Malensac, à environ 6 kilomètres de là. En 1876 ils habitent tous les trois au village. Elle devient l'aînée d'une fratrie de 6 enfants. L'un de ses frères Jean-Baptiste est cordonnier, longue tradition familiale, mais meurt à 28 ans. Eugène lui décède en 1916 à Amiens, lors de la bataille de la Somme, à 26 ans. Il est cité dans le livre d'or de leur commune. Elle a vingt ans en 1895 quand elle perd son père, âgé de 45 ans, puis sa mère six ans plus tard en 1901 âgée de 51 ans.

Le 14 avril 1903, Virginie se marie à Magnils-Reigniers, près de la Roche-Sur-Yon en Vendée, d'où est originaire son promis, Louis Auguste Paul Poireau. Aucune information sur la rencontre de ces jeunes gens issus de deux départements différents séparés par celui de la Loire-Atlantique (Loire-Inférieure) où ils finiront par vivre. Comme ses parents sont décédés, elle reçoit une non opposition au mariage du maire de Nantes. Les époux savent signer. D'ailleurs la fiche matricule de Louis précise qu'il a un degré d'instruction 3, signifiant qu'il sait lire, écrire et qu'il possède une instruction primaire. Elle a 28 ans ce qui est déjà un âge plus avancé que la moyenne de l'époque. Lui a 24 ans et a déjà accompli la plus grande partie de son service militaire. Il est domestique, elle servante. Au début de leur mariage, ils s'installent à Luçon en Vendée. Elle accouche quatre ans plus tard, en 1907, de William son unique enfant.

Mon arrière-grand-mère est une petite femme mince, d'1,52 m, au visage carré, au teint légèrement coloré, dû sans doute à sa vie en plein air. De servante, elle devient blanchisseuse repasseuse, indépendante, louant ses services à différents employeurs. Elle s'installe à son compte à 67 ans, âge où l'on pense plutôt à sa retraite. Son visage sur les photos m'effraie un peu. On est happé par son regard vif et perçant qui se pose au fond de nous, nous interroge, nous juge peut être. Ses yeux d'un bleu très clair, presque transparent, sont enfoncés dans leurs orbites et ses cheveux blonds

légèrement bouclés n'adoucissent pas vraiment sa physionomie. Elle a des lèvres fines, légèrement pincées. Virginie a la réputation d'une femme sévère, n'ayant pas sa langue dans sa poche mais aussi celle d'une travailleuse acharnée et soigneuse dont on recherche souvent les services. Sur sa carte d'identité est noté un signe particulier : une envie au côté droit, tâche qu'on retrouve sur ses différents descendants, la jambe de mon frère et le bras de mon petit-fils Y.....



Tout au long de sa vie, on constate qu'elle doit souvent se débrouiller seule. En effet, mis en disponibilité de l'armée active en 1902 juste avant leur mariage en raison de plusieurs de ses frères en service, Louis est rappelé pour deux mois en 1906. Leur fils William naît en novembre 1907 et en 1909 Louis est de nouveau rappelé pour encore deux mois d'obligations militaires. En 1911 ils habitent tous les trois à Luçon en Vendée d'où ils déménageront en 1913 pour habiter, rue des Chalâtres à Nantes. C'est une toute petite maison, aujourd'hui garage d'une habitation.



Hélas, comme tous les hommes en âge de combattre, Louis repart à la mobilisation du 2 août 1914. La peur de ne plus se revoir n'est pas exprimée. Ils sont tous les deux issus de la campagne et au long de leur vie ils n'ont guère exprimé leurs sentiments. Puis tout sera fini à Noël, c'est ce qui se dit. Alors Virginie ne s'inquiète pas trop quand elle voit son mari rejoindre le 83^{ème} régiment d'infanterie, ils n'en feront qu'une bouchée de ces *boches*. Cet hiver de 1914, il faut supporter l'absence et l'inquiétude d'avoir peu de nouvelles, et le grand froid qui empêche de travailler car la Loire et ses affluents sont complètement gelés. Heureusement l'état offre une allocation journalière de 1,25 francs par famille de soldat mobilisé. C'est une aide indispensable.



William, qui risque de perdre son père à la guerre, a aussi une grande frayeur en 1918 ! Virginie a 43 ans fait la une des faits divers du journal local, Le Phare de la Loire. *On s'interrogeait sur un crime ou un suicide mais ce n'était qu'un grand bain dans l'Erdre*. En effet mon arrière-grand-mère était venue ce jour-là, en canot, jusqu'au quai des Tanneurs pour livrer des bouteilles. Au moment de remonter dans son esquif, elle perd l'équilibre et tombe dans la rivière. Heureusement elle en est retirée aussitôt, juste avant de se noyer.

Ce n'était ni un crime, ni un suicide

Un journal se vendant le matin à Nantes menait grand bruit, dans son numéro d'aujourd'hui, sur un sensationnel fait-divers : une **femme** repêchée au moment où elle allait se noyer. Et notre confrère de s'interroger anxieusement : Crime ?... Suicide ?...

Non, ce n'était qu'un simple « bain » dans l'Erdre !

Mme **Virginie Polreau**, 43 ans, sans profession, demeurant au Port-Guichard, était venue en canot livrer des bouteilles quai des Tanneurs ; au moment de remonter dans son canot, elle perdit l'équilibre et tomba dans l'Erdre. Elle en fut retirée aussitôt par des personnes présentes.

Signalons à notre confrère qu'un autre fait-divers non moins « émotionnant » est arrivé quelques instants après, toujours dans l'Erdre : trois hommes qui revenaient de faire une partie de canotage s'amusaient à gambader dans leur bateau : aussi au pont de la Moule-Rouge l'embarcation chavira, mais les trois promeneurs, Léon Baugé, 41 ans, manoeuvre, demeurant rue des Hauts-Pavés, 22 ; Alfred Peltier, 42 ans, ajusteur, et Emmanuel David, 48 ans, docker à la Jonnelière, purent se sauver à la nage.

A cette époque, pour se fournir en eau potable et si on désire prendre un bain chez soi, on fait appel aux porteurs d'eau, peu de puits privés ou publics. Ces commissionnaires remplissent leurs récipients dans la Loire ou l'Erdre et livrent à domicile. Plusieurs personnes profitent de l'eau d'un même bain, qui sert parfois aussi à dégraisser de petites lessives. Plus tard, les préposés la récupèrent chez l'habitant à l'étage pour la jeter dans le caniveau. Cet article me fait découvrir une activité de Virginie ou peut être d'une partie de son travail de servante.

A leur premier domicile à Nantes, Virginie, comme beaucoup de femmes, fait sa lessive familiale au lavoir public, Allée de la Maison Rouge, à une trentaine de minutes de chez elle. Elle s'y rend à pied, sa cargaison sur sa charrette à bras. C'est le premier établissement officiel. Personne ne

lave son linge chez soi à cause du manque de place et surtout que la plupart des foyers ne bénéficient pas de l'eau courante.



Certaines vont aux bateaux à laver, une institution à Nantes. A ce sujet, André Peron écrit (...) *qu'au 18^e siècle, bien que le lavage en bateau soit déjà très répandu, les échevins (...) constatent qu'une partie des lavandières... ne se servent point des bateaux... mais de sellettes ou de pierres.* La municipalité veut réduire le nombre des bateaux à laver, mais *le projet mettrait en danger la vie économique d'une centaine de familles.* Pourtant il ne faut pas oublier que vingt ans auparavant, les gens lavaient leur linge dans une eau polluée par *les déchets des tanneries, les rejets d'animaux des boucheries, ..., les produits teinturiers, eaux ménagères et fosses d'aisance. Toutes ces vases qui font le bonheur des cultures maraîchères.*

En 1842, un arrêté préfectoral fixe le gabarit des bateaux-lavoirs : pas plus 5,50 m de large, ni plus de 14,30 m de long. Une toiture en zinc ou bois travaillé, plate, pour permettre aux cordages des hauts navires de jouer plus librement lors des variations du niveau d'eau. La cabane ou habite parfois le propriétaire et les fourneaux doivent être disposés symétriquement au milieu et aux extrémités pour prévenir les éventuels incendies. Ils sont munis de cheminées en tôle. Malgré cela peu de propriétaires font respecter ces normes par les charpentiers de marine. Les propriétaires des bateaux à laver appartiennent à une classe sociale pauvre et offrent un service à une population féminine active, regroupée en une des plus anciennes corporations.

Ces blanchisseuses travaillent dans des conditions d'hygiène précaires et parfois dangereuses. La mauvaise qualité des eaux, les crues, conduisent souvent à des épidémies de dysenterie comme celle de 1919 qui fait cent morts, ou la fièvre typhoïde, plus tard en 1937 liée au recours aux puits, souillés par la dégradation du système d'égouts. Virginie échappe à ces bactéries malgré qu'elle soit continuellement en contact avec du linge sale. Elle n'est pas contaminée non plus par la grippe espagnole, qui fait à Nantes, plus de 1300 victimes entre août 1918 et juillet 1919. A chaque épidémie de choléra, on s'inquiète. Une commission juge *qu'il est impossible d'autoriser le lavage sans compromettre la salubrité publique*, et (...) *celles des personnes qui feraient usage du linge ainsi lavé.* Evidemment habitants et blanchisseuses ne sont pas d'accord, se rebiffent et signent une pétition pour maintenir l'exploitation de leur bateau. Peron ajoute que la mairie *repeint en noir le tombereau du Sanitat transportant les corps à travers la ville.* Peine perdue. Le seul fait que l'eau soit douce suffit aux lavandières et dès que l'épidémie régresse on oublie les exigences sanitaires. Plus tard E. Richer¹ rapporte que, *l'eau de l'Erdre passe pour être plus propre qu'aucune autre à laver le linge...grâce à un principe mucilagineux provenant des plantes en décomposition.* Il faut attendre environ 1930, au moment des comblements de l'Erdre et de la Loire pour qu'enfin les choses s'améliorent.

¹ E.Richer, Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure (1823), cité par A. Peron



Virginie sait que, dix ans plus tôt, les blanchisseuses indépendantes n'ont pas eu peur de se révolter contre les autorités du port pour faire entendre leurs droits. Leurs revendications concernaient la fin de la rémunération à la pièce pour obtenir un salaire ou l'augmentation du salaire journalier, comme ces parisiennes qui demandent la journée à 3,50 francs dans *la Fronde* du 18 octobre 1898 sous le titre *une grève féminine*. La fine fleur des blanchisseuses ne veut pas être confondue avec les repasseuses et les lessiveuses. Ces dernières aussi entendent se mêler au groupement. Le mouvement se prolonge en novembre par la création du Syndicat des Blanchisseuses. Celles qui adhèrent reçoivent une affiche indiquant aux clientes qu'elles pratiquent bien le tarif journalier revendiqué. Ainsi les clientes un peu soucieuses de voir assurer à ces intéressantes travailleuses la journée minima de 3,50 francs ne donneront leur linge qu'à celles-ci.

Les campagnes contre l'Allemagne durent et Louis est définitivement démobilisé seulement le 4 février 1919. William a 12 ans quand son père rentre de la guerre. Il avait 5 ans quand il est parti. S'en souvient-il ? Je me demande ce que ressent mon arrière-grand-mère quand son fantassin rentre de Salonique, la peau sur les os, l'esprit rêveur, le regard ailleurs. Il ne veut plus être domestique, il veut vivre chez lui et devient maçon. Mais trois ans plus tard, en 1922, son entreprise est en liquidation judiciaire. Il doit mettre en vente, aux enchères publiques, tout son matériel d'entrepreneur et son échafaudage.

résultats : Phare de la Loire (Le) - 1922-11-04

Etudes de Me MARTINEAU, commissaire-priseur, rue Scribe, n° 2, et de Me LONGUET, arbitre de commerce, quai Duquesne, n° 8. à Nantes.

LIQUIDATION JUDICIAIRE LOUIS POIREAU

Le MARDI 7 NOVEMBRE 1922, à 14 heures, rue du Port-Guilchard, n° 24, à Nantes

Vente aux Enchères publiques

**D'UN TRES BON ECHAFAUDAGE
ET D'UN MATERIEL
D'ENTREPRENEUR DE MAÇONNERIE**

Faculté de traiter avant la vente s'adressant à Me Longuet.

Au comptant, 12.50 % en plus. MARTINEAU.

Quand elle quitte son emploi de servante et commence à laver pour les autres, Virginie et sa famille habitent au lieu-dit Le Port-Guichard, juste devant l'Erdre. Ils logent au 2^{ème} étage d'une grande bâtisse, dite moderne, sans architecture particulière, appartenant à la famille Mercier, entre le pont de la Motte Rouge et celui de la Tortière, au pied des coteaux de Saint Donatien. Quatre pièces dépourvues de sanitaires et d'eau courante où se succéderont quatre générations, mais avec vue imprenable sur la rivière. Tout au long du chemin qui court devant la maison, sur cette rive gauche, s'éparpillent de petites masures en planches, peintes en noires, construites sans plan d'urbanisme. Elles sont pour la plupart occupées par des blanchisseuses et leurs famille ou d'autres miséreux venus de tous horizons . Quelques-unes resteront encore debout jusque dans les années 60, recouvertes annuellement de goudron frais afin d'éviter leur pourrissement et abritant des vélos ou des outils de jardinage.



Cette année 1922, rien ne leur sourit. Louis achète 300kgs de tôle usagée pour couvrir un appentis à un certain Devaux, un homme qui en réalité se nomme Girard, un belge qui a changé son nom au moment de l'invasion allemande. Devaux/Girard a volé cette tôle à son ancien patron. Le tribunal juge que Louis a agi légèrement et le condamne à quatre mois de prison avec sursis et à 300 francs d'amende pour vol.

Où une affaire de tôle amène une autre affaire de tôle. — Le nommé **Poireau** ayant reçu visite d'un marchand de tôle usagée disant s'appeler Devaux, après avoir vérifié son adresse lui achète 300 kilogs de tôle pour couvrir un appentis.

Or cette tôle a été volée par Devaux — qui en réalité s'appelle Girard, sujet belge, à un ancien patron. Poursuivi pour fausses déclarations d'état-civil, l'avocat de Girard donne comme explication qu'il a dû changer d'état-civil au moment de l'invasion des Allemands. Quand à **Poireau**, le tribunal estime qu'il a agi légèrement et le condamne à quatre mois de prison avec sursis.

En 1924, Louis entreprend alors une formation de menuisier, et le Journal Officiel de 1924 informe qu'il est nommé auxiliaire à la ville de Nantes. Il joue régulièrement à la boule nantaise dans une association dont il tire quelques gloires selon les rubriques sportives locales. Quand elle

ne blanchit ni ne repasse, Virginie s'occupe d'un bout de jardin où elle cultive fleurs et légumes. C'est une activité que le couple a en commun, une façon d'améliorer l'ordinaire que lui complète également, en pêchant, régulièrement, des poissons d'eau douce et des grenouilles avec ses petites filles. La vie s'écoule au Port Guichard où autrefois, accostaient des bateaux qui chargeaient du bois et remontaient la rivière pour rejoindre la Loire et où le trafic fluvial était important. Ce quartier rural, très populaire, misérable, aux abords de la ville, ne connaît pas l'eau courante, et la municipalité pense qu'il faut y apporter un peu de progrès. Les édiles font des demandes d'assainissement, et durant ce siècle des travaux ont lieu pour améliorer le traitement de l'eau. Louis y apportera sa contribution grâce à son don de sourcier, et de touche à tout, car il est aussi puisatier. Il trouve de l'eau avec sa baguette de coudrier puis aide à creuser ce puits, quasiment au pied de la maison et qui sera utilisé jusqu'en 1970. Il est maintenant sécurisé.



Au fil des années Virginie se constitue une belle clientèle, chez qui elle va elle-même enlever le linge. Après en avoir vérifié taches et accrocs, elle note leur nombre dans son carnet de blanchisseuse qu'elle fait signer et qui servira au retour pour le contrôle et le coût. Les pièces sont détaillées et classées selon le genre : linge d'homme, de dame, d'enfant, de maison et aussi linge de domestique. Le linge fin a une dénomination à part.

Le lavage du linge est l'un des tâches domestiques les plus lourdes et se déroule souvent sur plusieurs jours. Elle n'a qu'à traverser le chemin de terre devant chez elle et elle a accès aussitôt à tout ce dont elle a besoin : l'eau, sa planche à laver à ras du sol, sa sellette. Elle s'agenouille dans une petite caisse en bois à trois côtés, le « carrosse », dont elle améliore le confort soit avec un peu de paille, soit un coussin qu'elle confectionne avec des bouts de tissus. Malgré cela, jupe et jupon sont souvent trempés.



Pour travailler Virginie porte toujours ses plus vieux vêtements qu'elle use jusqu'à la corde, de longues jupes rapiécées descendant jusqu'à mi cheville, souvent foncées, des bas de laine. En hiver elle peut superposer jusqu'à trois jupes. Son buste est enveloppé dans plusieurs châles de laine mais les bras sont toujours dénudés. Souvent, en été, les femmes n'enfilent pas les manches de leur robe, elles les attachent sous leur poitrine, pour avoir les bras libres. Pour terminer sa tenue, Virginie passe, pour se protéger, un tablier en toile écrue, doublé d'un sac en toile de jute, retenu à la taille par une ficelle, des sabots ou des chaussures de basane. Elle garde jusqu'avant la seconde guerre, la « câline », une coiffe du pays nantais, légèrement plissée en coton amidonné sans résille et assez plate.

Bien que toutes les laveuses ne le font pas, à l'aide d'une brosse en chiendent, Virginie procède à l'échangeage, c'est-à-dire le prélavage à l'eau froide pour enlever le plus gros de la saleté. Selon la quantité des ballots à lessiver cela peut prendre toute une journée. Ensuite elle s'échine au savonnage et au lavage avec son battoir qu'elle peut aussi brandir comme une menace si quelqu'une ou un marinier lui cherche querelle. Il faut, bien entendu, rincer plusieurs fois la lessive à grandes eaux et déposer le tout sur des égouttoirs. Ces opérations manuelles sont pénibles et demande une grande énergie, et ce par tous les temps. On ne lave pas les matières de la même façon. Si elle souhaite faire bouillir des pièces, elle va vers l'un des bateaux à laver, nommé plus tard bateaux-lavoirs. Aménagés à peu de frais, ils sont souvent fort abimés, et en ce qui concerne les établissements publics, *aucun d'eux, à Nantes, à ce moment-là, n'est pourvu de ces appareils de lessivage, séchage et de repassage qu'on rencontre dans plusieurs établissements du même genre, à Paris.*

L'essorage des grandes pièces, draps, nappes, est une action commune et solidaire entre voisines ou consœurs et donne souvent lieu à des fous rires car c'est à qui tord au mieux pour enlever l'excédent d'eau. Dans certains lavoirs publics, en ville, il existe une machine annulaire grillagée conduite par un homme. Sa vitesse de rotation permet en 10 minutes d'éponger 40/45 kgs de linge lavé, avec, à la fin de l'opération, une si petite quantité d'humidité *que le doigt n'est pas réellement mouillé* au contact des pièces qui en sortent. Mais les blanchisseuses refusent de s'en servir, pensant qu'elle endommage leur linge. Toutes ces étapes ancillaires accomplies, elle doit charger les paquets sur sa brouette afin d'étendre sa lessive directement sur les prés du voisinage ou sur les rangées de fil de fer tendues entre deux solides pieux de bois, ce qui nécessite quelques allers-retours. Devant la maison et les pentes alentours, danse, au gré du vent, un linge blanc qui fait tellement la renommée de Nantes que la légende dit que *les colons enverraient même leur linge à laver des Antilles !* La classe moyenne dépense pour le blanchissage environ 60 francs par an et par personne, draps non compris, auquel il faut ajouter le séchage et le repassage.

Virginie fait son savon elle-même : ½ verre d'eau, 1 verre de suif de bœuf, 2 c à s de cristaux de soude. Elle immerge lentement les cristaux de soude à chauffer, fait ramollir le suif, mélange et bat jusqu'à obtenir une crème homogène. Puis elle verse la préparation dans un récipient et le recouvre d'un carton. Le lendemain elle démoule le tout et le laisse durcir 2 à 3 semaines. Quand elle était enfant la lessive se faisait à la cendre de bois mais pas celle du chêne ou du châtaignier à cause de leur composition tannique qui pouvait tâcher le linge. Des boules de bleu² plongées dans l'eau de rinçage rendent le linge d'un blanc étincelant et pour l'assouplir on ajoute des racines de saponaire. Parfois on parfume la lessive avec des rhizomes d'iris.

² Boule de bleu : bleu de méthylène, servant à blanchir le linge jauni

On rencontre trois groupes de laveuses :

- ménagères qui blanchissent le linge familial, viennent très tôt le matin avant l'embauche à l'usine,
- journalières travaillant à la journée pour une maison bourgeoise ou une maitresse blanchisseuse, qui se chargent plutôt des hôtels, pensionnats ou casernes.
- laveuses indépendantes veillant à s'attacher la fidélité de leurs pratiques par la qualité de leur travail. Virginie appartient à cette dernière catégorie. Plus tard elle deviendra à son tour maitresse blanchisseuse, c'est son rêve.

Fin du 19^e siècle, jusqu'à la 2^eme Guerre mondiale, les bateaux sont très fréquentés. Il y règne une vie pleine d'énergie, de gouaille, de rires, de rumeurs, d'invectives ou de bagarres. Ils sont suspectés de nombreux dérèglements, autant dans les mœurs que dans la circulation des fleuves et la chimie des rivières. Peron mentionne que *le 6 avril 1909 un avis public* est affiché dans les lavoirs municipaux informant qu'il est *interdit de hanter, fumer, tenir des propos obscènes ou inconvenants dans l'intérieur des établissements et que toute personne qui causera du scandale ou insultera sera exclue. Les laveuses doivent dès lors, travailler sous le regard de deux hommes qui veillent au respect de la discipline. Un surveillant vérifie les billets d'entrée. Le garçon de lavoir a en charge la propreté des lieux et désigne aux laveuses les places qu'elle devront occuper. Il doit être poli envers les femmes.* Beaucoup de lavandières répugnent à s'y rendre, ces lavoirs ne correspondent pas à leur esprit d'indépendance, les empêchent de bavarder comme elles le souhaitent. Mon arrière-grand-mère ne les fréquente pas, elle tient trop à son autonomie. Elle préfère d'autres bateaux moins formalistes. En général un bateau peut accueillir de 10 à 40 laveuses. Un banc est réservé aux indigents qui peuvent y laver leur linge gratuitement mais il n'est pas suffisant. Un propriétaire de bateau, paie une patente annuelle qui n'est pas calculée selon son chiffre d'affaires mais par rapport à son activité. Il faut ajouter un droit de stationnement annuel de 100 francs en 1935. Il demande en moyenne aux laveuses une location de 40/60 centimes/jour et peut mettre, éventuellement, à leur disposition un baquet pour rincer, une marmite pour bouillir. Virginie possède son propre matériel. Les femmes apportent le bois pour le feu et leur savon. Souvent ces bateaux ne rapportent pas suffisamment pour permettre à leur propriétaire de faire les opérations nécessaires à leur entretien. Petit à petit, les opérations de blanchissage changent, la vapeur s'impose, permet un gain de temps par le trempage dans un cuvier où l'action de la vapeur se mêle à la solution de soude pour dégraisser les tissus. Mais il ne faut pas que les taches cuisent, c'est une surveillance de chaque instant. On emploie maintenant le carbonate de soude et l'eau de javel.

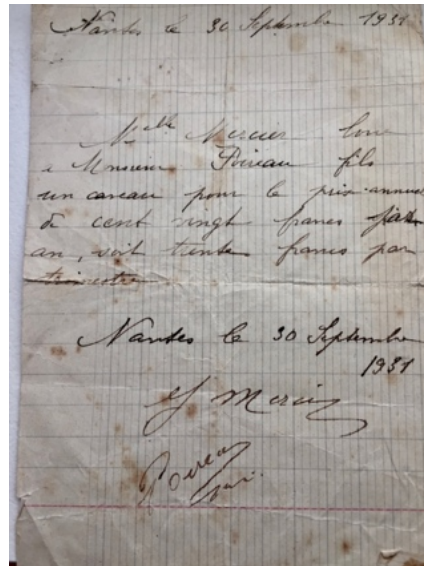
Si blanchisseuse à Nantes, est un des métiers emblématiques, c'est aussi un monde à part qui permet aux femmes une parole libérée, la sensation d'une réelle indépendance qu'elles n'ont pas forcément dans le cercle familial ou la société patriarcale. Les savonneuses sont les plus méprisées, la rumeur leur reproche d'aguicher les marinières pas toujours fréquentables. Dédaignées par certaines classes sociales, les blanchisseuses ne s'en laissent pas compter. *Le linge parle, surtout le linge sale !* Rien ne leur échappe, elles devinent ce qui se passe derrière les murs des plus nantis. Elles imaginent la vie et l'intimité des familles : la fréquence des réceptions par le nombre de nappes, les soirées tenues avec les chemises à manchettes, les robes brodées. Le linge usé et rapiécé rime parfois avec avarice. Elles médisent sur les bourgeoises avec le même acharnement qu'elles le font avec leur battoir sur le linge mouillé. Mais Virginie est l'exception qui confirme la règle, elle sait garder les secrets de ses clientes. Leur langage dans l'espace public ne respecte pas les codes habituels de la société bien-pensante. Elles savent défendre énergiquement leurs intérêts avec leur verbe haut et se tourner vers la justice quand elles ont à faire à de mauvais payeurs.

D'autre part, des croyances populaires, dictent la période des lessives. Il faut éviter de laver *pendant la vingtaine*, soit les dix derniers jours d'avril et les dix premiers jours de mai. On croit aussi que : *si on arrose son courtil (petit jardin) un jour de lessive, on provoque la pluie pendant le séchage*. La façon de procéder au lavage a aussi ses superstitions, laver à l'envers les chemises peut provoquer la mort de leur propriétaire ! On profite des nuits de pleine lune pour exposer le linge qui n'est pas parfaitement blanc, ainsi que les habits déteints. Combien de fois, ma mère répétait les proverbes que sa grand-mère affectionnait et guidaient sa pratique : s'il pleut à la Saint-Médard, il pleut 40 jours plus tard, à moins que Saint Barnabé ne vienne tout arranger. Il est impératif de garder un œil sur le ciel, savoir si le vent est de terre ou de mer. En peu de temps tout le travail d'une journée peut être perdu. A la moindre alerte, on abandonne ce qu'on fait, on descend en courant les escaliers et avec dextérité on sauve ce qui peut l'être, de la pluie ou par temps chaud de l'humidité du soir afin d'éviter les moisissures.

Leur fils William suit les traces de son père, en devenant menuisier. Il se marie en 1930 avec Marie-Francine Jandon, tailleuse. Sur la photo de mariage, Virginie ne fait pas ses 55 ans. Elle a le port droit, le regard déterminé, ses petites mains, inutiles, sont posées sur ses cuisses, tranquilles, comme si elle ne savaient qu'en faire. Quand on imagine la force physique qu'il faut pour exercer son métier je suis étonnées de voir la finesse de ses doigts.



Les années suivantes, en 1931 et 1933, Virginie devient grand-mère de deux petites filles, Jeanine et E.... Le jeune couple habite à deux pas. La propriétaire de Virginie, Mme Mercier, leur signe un bail, sur la moitié d'une feuille A4. Le document précise : un caveau, soit une simple mesure en planches de bois de 16 m² au toit de tôle, comme celle de nombreux miséreux ou de blanchisseuses qui sera, plus tard, la cabane à outils de mes parents.



A la naissance de leur deuxième fille, la cabane devient trop petite. Le jeune couple trouve un appartement de deux pièces au 25, Rue de Coulmiers, dans la même maison que la mère de Francine, Marie Alexandrine Jandon. Puis ils s'installent Chemin du Port Guichard, de nouveau près de Louis et Virginie. Le dimanche, en été, la famille se rend parfois au village de la Jonnelière se promener, danser dans la guinguette, s'installer sous les tonnelle fleuries. Ils dégustent galettes de blé noir et cidre doux rappelant à Virginie son Morbihan natal. Ces jours-là elle porte sa coiffe de Caden, un petit filet très ajouré, à ailes et fond simple. Deux lignes sont rythmées toutes les quatre mailles par de gros points brodés. La famille anticléricale se rend quand même à la messe pour les enterrements et les enfants sont baptisés à l'église Saint Donatien. Ils apprécient d'être aux premières loges lorsque les feux d'artifice du 14 juillet et du 15 août pour la fête de Marie sont tirés du pont de la Motte Rouge à cent mètres de leur maison. Les plaisirs sont simples Mais le bonheur est de courte durée, William meurt de la tuberculose quatre ans plus tard et son épouse, accablée de chagrin et contaminée elle aussi, meurt l'année suivante, en choisissant de confier leurs filles à ses beaux-parents.



Voilà Virginie, qui, a 60 ans, a de nouveau charge de famille, ma mère, 4 ans et ma tante, 2 ans. Elle continue à frapper le linge au bord de la rivière, sur les bateaux où elle peut trouver un banc car pour répondre à l'obsession du blanc devenu signe de distinction sociale, la lavandière joue un rôle croissant. Blanchir un linge qu'on brasse d'abord gris ou jauni, sale, est un défi où il faut mettre tout son savoir et son expérience. Pour avoir ce blanc pur, neigeux, lumineux, elle utilise

de nouveaux produits : sulfates, composés benzéniques qui conduisent aux premières préoccupations de la santé des ouvriers. Sa charge est lourde. Elle a deux bouches de plus à nourrir et elle n'a pas le temps ou le souci de prendre soin d'elle. En 1937, le docteur Ambroise informe toutes les lavandières des risques qu'elles encourent. Il leur parle de leur eczéma, persistant au niveau des mains, provoqué par leur macération dans l'eau. Il interdit, bien entendu tout savonnage, ou même lessive dès l'apparition des symptômes ou leur conseille de mettre des gants en caoutchouc très larges afin d'éviter la macération des tissus et celle de la transpiration afin d'éviter les lésions. Il est évident qu'il n'est pas vraiment réalisable pour elle de respecter ces prescriptions. Elle n'y croit pas beaucoup et surtout ce n'est pas très pratique, on ne sent pas le linge. « On a toujours fait comme ça, c'est la maladie des gens qui travaillent dans l'eau, c'est ainsi ! »

La grande buée, c'est-à-dire la grande lessive des draps de chanvre ou de lin, qu'elle fait une fois par saison pour sa riche clientèle devient de plus en plus pénible. Elle envisage de laisser le gros à une amie plus jeune, Victoire, en lui reprenant son petit linge. Elle continue quand même de vivre dans une moiteur constante, de soulever sa brouette lourde du linge mouillé, de la tracter le long du chemin souffrant l'hiver quand le sang revient dans ses doigts engourdis par l'onglée. Malgré tout, elle étend des kilomètres de draps, les mains parfois crevassées, pour un salaire misérable. Son envie de se diversifier fait son chemin. Elle sait qu'elle gardera sa clientèle parce qu'elle est précise et que son travail est de qualité. Les tarifs pour le linge fin sont plus élevés. Il faut qu'elle réfléchisse à l'accord qui l'arrangerait le mieux, si elle préfère que ses clients paient à la pièce suivant le tarif en vigueur, ou à la fin de chaque mois..

(6)
A n t. I I I. Linge fin.

N°	Désignation des pièces	Linons.	Rebouteuses avec apprêt ou sans apprêt.
1	Chemises avec collet, ou belouses garnies.	1 l. 10 s.	1 l. 10 s.
2	Idem sans collet ou unies.	1 4	15
3	Caraco complet ou pierrot uni.	1 4	15
4	Idem avec doubles garnitures.	1 10	1 4
5	Idem avec garnitures ordinaires.	1 10	1 4
6	Fourreau à doubles garnitures.	1 10	1 4
7	Idem uni.	1 4	15
8	Mantelets à la créole, brodé, en écharpe, très-grands.	3	1 10
9	Idem moins grands et unis.	1 10	1 4
10	Fayes anglaises.	15	13
11	Grands peignoirs à double garniture.	1 4	15
12	Idem avec garnitures ordinaires.	15	10
13	Robe et japon à toutes garnitures.	2	1 10
14	Idem unis.	1 10	1 4
15	Japon seul, garni de dentelle.	15	13
16	Idem uni.	15	8
17	Tablier avec volant.	12	6
18	Idem garni de dentelle.	12	6
19	Idem uni.	8	5
20	Bonnets ronds à barbes, diis à la figaro, ou autres très-grands.	15	10
21	Idem simples et à grands fonds.	10	6
22	Ticins simples.	2	1
23	Idem carrés et unis.	4	2
24	Idem très-grands et garnis.	6	5
25	Idem garnis de dentelle.	8	5
26	Laine.	4	2

A n t. I V. Linge d'enfant.

Beguns ou bavoirs.	1	6
Brassières de futaine ou de laine.	1	6
Bretelles ou lisières.	1	6
Bas de fil ou de coton.	1	8
Chemises en colletterie.	2	6
Idem unies.	2	8
Belouses de toute espèce garnies.	4	1
Idem unies.	2	8
Fourreaux garnis.	5	1
Idem unis.	3	6
Toquets ou bonnets.	1	6

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Virginie a une belle clientèle bourgeoise, fidèle, et est toujours la blanchisseuse en titre du château près de sa maison. Son savoir-faire est amplement reconnu et elle a de nombreux clients même au-delà du pont de la Tortière. Elle s'est spécialisée mais assure toujours le repassage où elle excelle. Son linge, toujours sans faux plis, est impeccablement repassé sur une simple table recouverte d'une couverture et d'un drap blanc, avec ce lourd appareil en fonte qu'il faut chauffer sur une

plaque, approcher de sa joue pour apprécier si la chaleur est adaptée au coton ou la dentelle. Il y en a toujours deux ou trois sur la chauffe et de toutes les tailles, pour les vêtements, les chapeaux, des fers arrondis pour les cols. Elle trouve ces fers plats plus pratiques que les anciens, qu'il fallait remplir de braises. Elle utilise deux bols d'eau, l'un pour humidifier le linge, l'autre contenant de l'amidon pour empeser les cols et les poignets. Elle est minutieuse et habile. Après sa mort, bien des années plus tard, ceux qui l'avait connue parlait encore de son adresse et de ses compétences.

Virginie est une féministe qui prend sa vie en main et n'attend pas qu'on lui dicte sa conduite. Elle ne se prive pas de rappeler à l'ordre, parfois en les menaçant de son battoir, certaines de celle qui partageront son bateau. Elle a le verbe haut. Ma mère raconte que son grand père était drôle, doux et gentil alors que sa grand-mère était tout le contraire, rigide, sévère. Elle décide de tout, c'est le moteur de la famille. Ma grand-mère paternelle l'ayant un peu connue déclarait qu'elle travaillait tellement que ses petites filles étaient livrées à elles-mêmes la plupart du temps. La progéniture des laveuses sur les bords du fleuve ou des rivières, près des bateaux, est surveillée du coin de l'œil par leur mère ou une femme de la famille. A. Peron raconte que ces enfants, sont *en quête d'un sac de grains ou de sucre éventré laissé par un débarquement de chalands. Les habitants les appellent les mouches à miel, ces enfants qui améliorent leur quotidien par de petites rapines*. Des adolescentes apprennent ainsi le métier en les côtoyant.

En tant qu'employée, la blanchisseuse dispose d'une rémunération à l'heure ou à la journée. À la fin du XIX^e s, les salaires forfaitaires pour les laveuses sont de 25 centimes de l'heure, 35 centimes en 1912. Elles travaillent dix heures par jour, six jours par semaine. Les repasseuses restent payées à la pièce. Une laveuse fait payer le coulage, le lavage et l'essorage d'une couverture de coton 1 franc, qui est facturé 2 francs à la cliente après repassage et apprêt et portage à domicile par la blanchisseuse. Mon arrière-grand-mère effectue toutes les étapes : prise du linge, les différentes niveaux de la lessive proprement dite, du triage jusqu'à l'étendage. Ensuite elle s'occupe du repassage, retire le linge en ballots selon les propriétaires, le livre et met en place la comptabilité selon le mode choisi, de là, l'importance du carnet pour les deux parties. Il y est également précisé si le linge est déchiré ou usé.

En 1938, la municipalité de Nantes reçoit de nombreuses plaintes des riverains de l'Erdre qui sollicitent la destruction rapide de nuées de moustiques qui foisonnent dans les maison en ce mois de janvier alors qu'on pensait qu'ils disparaîtraient à l'hiver. Or le froid n'arrive pas. On discute beaucoup des moyens de destruction de ces insectes aux piqures douloureuses et surtout de leurs larves. Le système reconnu comme le plus efficace est celui qui consisterait à répandre une couche de pétrole sur la rivière. Evidemment pour les riverains et surtout les blanchisseuses il en est hors de question. On continue donc de spéculer sur le froid pour résoudre le problème et sur le comblement d'une partie de l'Erdre à certains endroits pour la destruction des larves. Les Ponts et Chaussées ont promis que ces travaux seraient exécutés le printemps suivant.

1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Les Français sont confiants et les adversaires sont ridiculisés. On raille le système de défense adverse car on a confiance dans la ligne Maginot. Dans le milieu des lavandières, à la langue bien pendue, on marque la mesure avec son battoir en chantant « *on ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried* » Les Allemands arrivent à Nantes le 19 juin 1940. Huit mois plus tard, on déchante. La débâcle amène des réfugiés civils de l'Est et du Nord de la France, et des milliers de soldats perdus, environ 250 000 personnes sur le département. Les Allemands installent leurs services au cœur historique de la ville. Les autorités françaises

locales sont réduites à des tâches d'exécution, mais sont responsables du respect des consignes, des restrictions imposées par l'occupant comme par exemple, en août 1940, où la ville doit payer une amende de 2 millions de francs pour des fils électriques coupés. Dès les débuts de l'Occupation, la liberté de circuler est supprimée, le couvre-feu imposé, la censure règne et les prélèvements de l'armée allemande accentuent pénurie et rationnement. Tout manque dans le foyer des Poireau qui se nourrit, la plupart du temps de rutabagas. Des voisins sont venus voler des pommes-de-terre dans le jardin. Virginie se débrouille en demandant aux gens du château qu'une partie de son travail soit rémunéré en nature. Elle connaît bien leur bonne qui lui apprend qu'ils reçoivent régulièrement des denrées de la campagne. A l'école les petites chantent *Maréchal nous voilà !* Mais leur grand-père, qu'elles adorent, leur apprend une parodie, au grand dam de Virginie. Jeanine la chante dans sa tête avec d'autres quand les uniformes vert de gris s'aventurent en promenade au bord de l'Erdre. Il y a toujours des enfants qui courent sur le chemin et alertent les autres de leur venue en criant : *les doryphores, les doryphores !*

Un autre évènement peine la famille. A cause de la guerre, le carnaval inauguré en 1896, n'aura pas lieu. La mi-carême est supprimée, ni déguisement, ni masque, ni confetti. Les blanchisseuses n'ont pas pu préparer leur char qui transporte au long des rues, ces *poules d'eau* comme on les surnomme, à cause de leur caquètement incessant. On n'élira pas la reine et ses dauphines choisies parmi les jeunes et belles lavandières, les *fleurs de lessive* comme l'écrit le poète Yves Cosson. La mi-carême, annonçant le printemps quinze jours à l'avance est l'occasion de briser les conventions d'une façon bon enfant. C'est un dérivatif libérateur, l'occasion d'être qui l'on veut en se travestissant. On chante, on danse dans les rues. Les cabaretiers installent tables et chaises sur les trottoirs. On ne boude pas son plaisir. C'est le seul moment où les femmes françaises peuvent voter pour élire leur reine d'un jour.



En 1941, le préfet Leroy, trop républicain est écarté, ainsi que le maire Pageot qui refuse de prêter une voiture à un officier allemand. Il doit démissionner et part en zone libre. Le Feldkommandant Karl Hotz le voit comme un homme *du parti de la gauche derrière lequel se cachent très*

vraisemblablement les juifs. Tous les mois, le nouveau préfet rend compte de l'état d'esprit des Nantais au Ministre de l'Intérieur. En novembre, il note que *la personnalité de Pétain est unanimement respectée*, les rapports avec les Allemands sont sous le signe de la *correction*, même si *une bonne partie de la population reste favorable aux Anglais et à de Gaulle, surtout la jeunesse scolaire.* Un an plus tard, son rapport est différent. Il observe un *arrêt des progrès de la politique de collaboration pour l'instant.* Ce changement est la conséquence directe de l'exécution le 22 octobre 1941 de 48 otages, deux jours après l'attentat commis par trois jeunes communistes contre Hotz. *La population a d'autant moins compris ces mesures de représailles qu'elle avait désapprouvé le geste criminel et qu'elle l'attribuait à des éléments communistes étrangers à la ville et au département.* Cette exécution des 50 otages à 30 minutes de leur domicile laissera longtemps une trace d'angoisse. La prise de conscience que la mort peut arriver à n'importe quel moment. Les grands parents exigent sévèrement la prudence aux filles, de ne pas se faire remarquer. Ma mère en gardera une peur jusqu'à la fin de la guerre.

Dans le journal Ouest-Éclair, du 14/1/1941, le Syndicat des Patrons Blanchisseurs tient à préciser que l'inscription obligatoire à la Caisse des Travailleurs indépendants intéresse uniquement les blanchisseuses travaillant seules. Si Virginie, est inscrite à la chambre des métiers, elle se rend à son syndicat pour faire connaître, selon la loi, d'une façon bien distincte sa consommation concernant l'amidonage de faux-cols et celui des rideaux et autres objets, comme elle l'a fait en mai pour chercher sa deuxième attribution de savon et une autre fois pour retirer ses bons pour le carbonate de soude. Cette année-là tous les gens qui lui confient leur linge doivent également remettre les tickets de savon n°1 et 2 En décembre 1941, le Phare de la Loire titre que les blanchisseuses *au paquet* sont devenues *artisanes.*

Le 15 juin 1942, son rêve se réalise, Virginie se voit accorder, par arrêté préfectoral, l'exploitation du bateau-lavoir n° 98, situé devant son logement, au bord de l'Erdre, *la plus belle rivière de France* aurait dit François 1^{er}. Enfin, elle est fière de pouvoir diriger son affaire. A son tour, elle loue des emplacements, choisit ses commères, voisines et amies. L'ambiance est conviviale, chacune parle de ses soucis et de ses joies, ce qui fait une vie de famille, un lieu de confiance et d'entraide pour les femmes même si on n'y mâche pas ses mots.



Elle continue de travailler le linge fin. C'est un grade privilégié, mais on lui a toujours confié des lingeeries délicates, des draps ajourés... On vient lui demander conseil car c'est une repasseuse hors pair de la fine dentelle... On peut le constater sur la robe de communiant de ma mère dont sa grand-mère a pris soin pour faire honneur au bon dieu... on ne sait jamais.



Un cérémonial précis rythme la lessive, sur le bateau de Virginie. La première année, et la seule année, puisqu'il mourra l'année suivante, mon arrière-grand-père s'active à sa tâche principale. Louis se lève très tôt et après avoir mangé son pain beurré et bu son bol plein d'un mélange chaud de café et de chicorée, se rend au bateau et, avec du petit bois, allume déjà les feux sous les cuves. Ainsi la première fournée du linge déposée la veille dans les baquets est déjà chaude à l'arrivée des femmes.

La plupart des travailleuses s'y rendent le lundi matin avec leur linge sale transporté dans un panier, une charrette à bras ou une brouette pour Virginie. Chacune trie en fonction de la finesse des tissus ou de leur couleur. Il faut séparer le petit linge du gros, le blanc de la couleur et parmi cette dernière, celle qui déteint de celle qui ne déteint pas. La locution « *on ne mélange pas les torchons et les serviettes* » a toute sa place. Au 17^e siècle les nobles utilisent des serviettes de table et les domestiques des torchons, *ne pas mélanger les classes sociales*. Le linge des patrons n'est pas lavé avec celui des domestiques et on sait qu'il y a une différence entre le linge qu'ils portent en coulisse pour leur travail journalier et celui pour servir leurs maîtres qui doit être immaculé et repassé. On ne trouve pas dans le même baquet une robe de mariée en soie avec des torchons de cuisine, ni des linges pour les menstruations ou les couches de bébé avec des chemises ou des pantalons. Dans son guide Isabelle Beeton recommande de faire 5 tas différents :

- tissus blancs (chemises, sous-vêtements, cols, poignets, draps, nappes, serviettes de table.
- tissus fins et délicats : soie mousseline de coton
- tissus résistants : cotons colorés et lin, en pensant que les teintures ne tiennent pas toujours
- lainages et flanelles qui rétrécissent au lavage
- tabliers et torchons de cuisine et qui sert au travail des domestiques

Virginie est attentive dans ses tâches et soigne ses clientes. Elle identifie et traite les différentes taches qui ne partent pas au lavage à cette époque. Comme ses congénères elle connaît toutes les astuces : du lait pour diluer l'encre, du beurre sur le jus d'un fruit, de l'esprit de vin, de l'ammoniaque... Comme autrefois, on procède ensuite au trempage des tissus dans des baquets

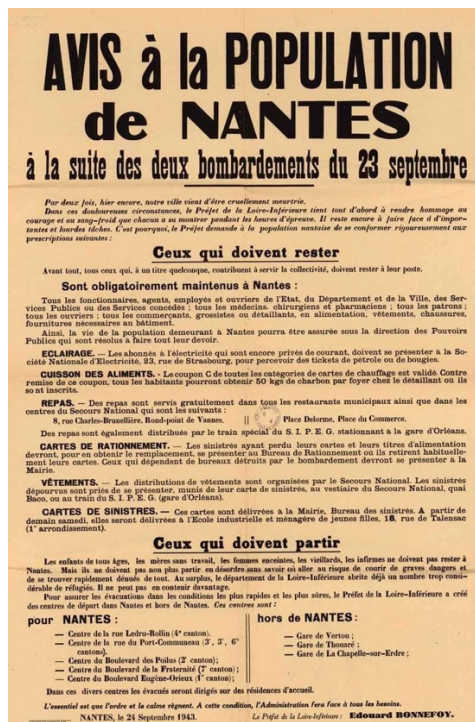
de bois ou de zinc. On confectionne les *couplées* destinées à bouillir ensemble, d'abord avec des cristaux de soude ou de la potasse et, plus récemment, du savon de Marseille, de la poudre à laver et parfois des *boules de bleu*. Le linge gras ou très sale, comme celui des cuisines trempe dans l'eau avec un peu de chaux vive.

Jusqu'au mercredi, on se charge de faire bouillir la lessive. On entasse torchons, draps et linge de corps, dans les cuiviers en mettant les pièces les plus sales au fond. Puis on verse dessus les produits lavant qui coulent à travers le linge et sortent par le fond au moyen d'un conduit qui les amènent dans la chaudière qui est sur le feu. On fait chauffer la lessive doucement, par paliers, puis on la reverse encore dans le cuvier sur le linge, ainsi de suite. Elle a allumé le feu dessous avec du petit bois et un peu de charbon. Ces cuves de tôle sont brûlantes et dangereuses. On doit garder un œil dessus afin d'éviter qu'un enfant s'approche et se brûle, que la bassine se renverse ou que le feu s'éteigne ou qu'il mette le feu au bateau. L'eau chaude ou même bouillante passe à travers le linge. Il faut compter 15 à 16 affusions d'une durée totale de 8 heures pour un bon nettoyage. Le lendemain, quand l'eau a refroidi, on retire le linge qu'on pose sur les bancs latéraux afin qu'il soit rincé. Le séchage se fait à l'air libre. Là aussi il faut surveiller le vent, parfois le retourner pour changer la face d'exposition. On se consacre alors au ramassage et au pliage. On le plie à demi-sec. Il reste à retrier le linge propre, emballer les balluchons selon le monogramme des clients puis effectuer les livraisons. Plus les familles sont riches, plus il y a de linge. La semaine s'achève pour Virginie par l'entretien et la préparation du bateau pour le lundi suivant. On compte environ 6 jours pour un cycle complet car il faut aussi inclure 2 jours pour la livraison.

Il lui reste encore une tâche à accomplir. En effet sa responsabilité nécessite la vigilance de plusieurs points afférents au bateau : réglage des écoires. Ce sont des pièces de bois qui servent à maintenir le bateau écarté de la rive et le stabiliser contre les variations d'hauteurs d'eau et le passage des bateaux, avec les câbles d'amarrage. Ecoper si c'est nécessaire et vérifier le colmatage à l'intérieur, y remédier avec de la mousse le plus souvent, en cas de voie d'eau... Louis l'aide sur ce dernier point. Après le repos dominical, un nouveau cycle recommence.

Quand Louis meurt, le 25 mai 1943, à 64 ans, Virginie est seule avec ses petites filles de 10 et 8 ans qui se retrouvent, une troisième fois, face à la mort. Ma mère, fataliste, enracine que la vie ne sera jamais une partie de plaisir. Sous des dehors parfois vindicatifs trainera toute sa vie une grande mélancolie, ressassant les conditions de vie de sa jeunesse. Leur grand-mère maternelle, Marie Alexandrine, ne voit ses petites filles que de temps à autre et s'intéresse de loin en loin à leur sort. Virginie accablée de travail n'a pas vraiment le temps de lui rendre visite.

Début 1943 les départements de la Vienne, et de la Haute-Vienne, sont désignés comme départements de repli pour la Loire-Atlantique. Ces préparatifs se trouvent accélérés par deux bombardements particulièrement violents sur Nantes. Le préfet, par voie d'affichage, invite la population à partir, principalement les vieillards et les enfants. Ils se retrouvent dans les critères de sélection mais Louis est malade et quasiment tout le temps alité. Il sera incapable de faire le voyage. Elles ne partiront qu'après sa mort.



Elles se trouvent toutes les trois dans les critères de sélection. Deux mois après le décès de Louis, Virginie et ses deux petites filles prennent la route de l'exode et se rendent en autocar dans la Vienne. Dès la fin septembre, ce sont 30 000 Nantais qui partent. Dans les faits, il y aura 1 700 dossiers dans le département de la Vienne.

Fin juillet, Virginie perd sa carte d'identité et en refait une nouvelle au bourg de Saint-Macoux le 13 juillet 1943 où elle résidera. On retrouve sa trace dans les Archives Départementales mais pas celles de ses petites filles. Il existe un dossier d'allocations aux réfugiés au nom de Virginie (22W361). La liste des dossiers ne prend en compte que les chefs de famille et non l'ensemble des membres la composant. Les A.D. précisent, à titre d'information, qu'on trouve bien dans le dossier la mention de de ma mère et de ma tante, ainsi que leur date de naissances. Toutes trois réfugiées de Nantes à Saint-Macoux, du 28 septembre 1943 au 25 mars 1945. Après cette date, elles obtiennent l'autorisation de rentrer à Nantes. Effectivement, elles seront reprises sur les recensements de 1946. La carte d'identité de Virginie ayant été refaite en juillet, deux mois avant qu'elles soient reprises sur les listes ? Où vivaient-elles avant ça ? Qu'ont-elles fait pendant 20 mois ?

Entre juin 1940 et août 1944, les Nantais ont subi 32 bombardements, qui font des milliers de victimes et blessés, détruisent de nombreux édifices. Les plus meurtriers sont ceux des 16 et 23 septembre 1943, juste avant le départ de Virginie et de ses petites filles. Installés dans la plupart des communes du département pour des durées variables, des réfugiés ont pu demander à bénéficier du système d'assistance mis en place à leur intention au début du conflit, et qui a perduré durant toute l'Occupation.

Vers la fin de sa vie, Virginie éprouve plus en plus de difficultés à monter régulièrement les deux étages avec son linge. Ma mère ou d'autres blanchisseuses la remplacent pour ses livraisons. Elle a trouvé un arrangement avec une petite entreprise qui grandit juste à côté de chez elle et contre

redevance, ou en leur fournissant des heures de travail, utilise, pour la pliure de son linge et repassage, les calandres de la blanchisserie-teinturerie David. Cette solution améliore ses conditions de travail, mais il n'est pas certain que ce travail soit officiel.

Les forces de Virginie déclinent, ses jambes sont gonflées. Pour la conduire faire ses soins à l'hôpital Saint-Jacques, à l'autre bout de la ville, sa petite fille, Jeanine aidée de sa sœur, doit l'installer dans sa brouette, l'utilitaire de son travail de lavandière. Elles la véhiculent ainsi, deux fois par semaine, allers-retours, plus de deux heures de trajet, à travers la ville. Même si elle ne pèse pas bien lourd, la tâche est délicate sur les pavés. Les adolescentes se relayent pour prendre en charge les soins du ménage et de la cuisine, tout en suivant les cours, de sténodactylo pour ma partie de sa vie sur les genoux sans équipement adapté.

Bien que les conditions de travail se soient légèrement améliorées, elle a soigné ses mains fines mais vigoureuses, souvent gercées, crevassées par l'eau froide, parfois glacée, avec une simple vaseline. Ses engelures au pied étaient fréquentes. L'eau presque jusqu'à mi-corps, en toutes saisons, ont causé des varices, de l'eczéma chronique et une pneumonie. Elle est percluse de rhumatismes. Le tri du linge sale, les transports de linge mouillé sur ses épaules et ses bras, après les vapeurs du bouillonnage, l'exposaient aux risques de contamination. Cette femme d'apparence fragile a soulevé et charrié des brouettées de linge, trié, lavé, rincé, séché, livré, à elle-seule des tonnes de linge. Ce labeur exigeant force et volonté mais surtout nécessité, ont été gravement préjudiciables à sa santé. La chaleur humide et chaude des salles de repassage, ces différences de températures, ont fini par l'épuiser. Son métier éprouvant, qu'elle a accompli néanmoins avec toujours le désir du travail bien fait, à la satisfaction d'une clientèle croissante qu'elle devait parfois refuser ont eu raison d'elle. A 72 ans, elle avait le droit de se reposer mais seule la maladie l'a arrêtée. A la rubrique profession, ses documents officiels ont toujours mentionnés : servante ou sans profession sauf à partir de 1946, notifié enfin dans les recensements, alors qu'elle a aussi été, servante, blanchisseuse, lingère, repasseuse, couturière.

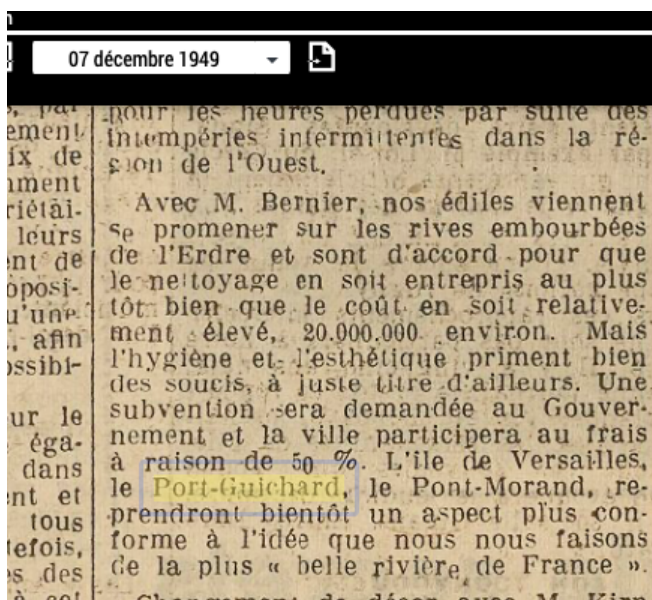
22 022	Monsieur	Paul	Chf.	1932	"	Renard 1931
22 023	Poiréau	Virginie	Chf.	1933	"	Blanchet-Henri
22 024	Poiréau	Jeanine	petite fille	1931	"	Charbonnet
22 025	Poiréau	Edouard	"	1933	"	Gué

Le 1^{er} février 1947, Jeanine, qui n'a pas encore 16 ans, adresse une pétition aux Ponts et Chaussées, afin de renouveler, à son nom, l'autorisation d'exploitation du bateau-lavoir de sa grand-mère Virginie. Considérant, entre autre, que le dit bateau comporte deux points d'amarrage fixés en dehors des limites du domaine public, il n'y a pas lieu à redevance au profit du Trésor. L'ingénieur en chef, M. Cadenat, n'y voit donc aucune opposition. L'autorisation est signifiée, le 4 avril, à titre précaire et révocable, pour une durée d'un an. Jeanine devra s'acquitter des frais de stationnement annuel pour un montant de 100 francs et sera responsable des conséquences de l'occupation. Leur bateau pourra donc continuer à leur rapporter un revenu. En souvenir et par respect pour leur grand-mère et sa réputation, elles sont engagées régulièrement quelques heures le jeudi et aux vacances, à la blanchisserie du quartier où elle apprennent la pliure et le calandrage. En complément il y a la maigre pension de veuve de Virginie. Les filles reçoivent l'allocation

d'orphelines à laquelle s'ajoutent les quelques sous de la participation des blanchisseuses utilisant leur bateau-lavoir. Ainsi elles arrivent à subvenir à leurs besoins et leurs frais.

Puis environ 6 mois avant sa mort, en 1949, elle ne peut quasiment plus se lever et ne quitte plus le lit avec des soins journaliers. Virginie décède à 74 ans, à 17h30, le mercredi 25 mai 1949. Elle meurt un 25 mai, comme son mari Louis, deux jours après les 18 ans de ma mère.

Il semblerait que l'année suivante le bateau se soit bien détérioré, la coque n'ayant pas été radoubée, la peinture s'est abîmée et le bois a été attaqué. Le calfatage se détériore, les joints ne sont plus étanches. De plus les mouvements de la rivière et les micro-organismes dans l'eau ont accéléré la dégradation, le pourrissement, et multiplié les voies d'eau... Il doit être évacué. C'est un des derniers bateaux-lavoirs. La municipalité va entreprendre des travaux pour nettoyer les rives embourbées et embellir la ville et ce compris le quartier du Port Guichard.



La blanchisserie-teinturerie semi-industrielle David, près de leur maison s'agrandit. Elle déverse ses eaux polluées dans la rivière sans complexe. La plupart des ménages vont adopter bientôt la machine à laver. La lessive se fera d'une autre façon, une grande avancée technique pour la lessive, il suffira d'appuyer sur le bouton d'une machine, mais elle restera le plus souvent une affaire de femmes. Une autre histoire commence, mais les bateaux-lavoirs ont laissé une trace impérissable et non négligeable dans l'esprit des nantais car ils sont un élément important de leur patrimoine local et de leur économie.

Virginie Olivier, mon arrière-grand-mère, elle, à travers sa vie de labeur, son histoire particulière, me renvoie l'image d'une femme courageuse, volontaire, entreprenante et résiliente, une battante à suivre. Je la remercie d'avoir laissé en moi quelques traces de ses qualités.

Note : Cette illustration de la vie de mon arrière-grand-mère est une biographie familiale, récit de transmission pour mes descendants. Elle a pu être élaborée grâce aux souvenirs transmis, complétés par les informations recueillies dans la littérature ci-dessous.

Bibliographie

- Archives départementales de Loire-Atlantique
- Archives municipales de Nantes
- <https://patrimonia.nantes.fr/home.html> (quartier blanchisseuses et quartiers bombardements)
- <https://metropole.nantes.fr>
- <https://gallica.bnf.fr> (Blanchisserie du linge établie dans l'Isle du Pont de Sèvres)
- <https://www.bnf.fr/fr> - Histoire contemporaine, les blanchisseuses, Chloé Cottour
- Ouest-Eclair, articles divers de journaux.
- Revue des patrimoines, architecture et objets de l'hygiène du corps : les bateaux-lavoirs....
- Le village de Barbin, Le Bail Louis, Revue du Centre généalogique de Loire-Atlantique, n°158, 2015, p. 18-25
- Les lavoirs et les laveuses, Schaettel Anne-Marie, Arts, recherches et créations, n°128, novembre 2013, p. 76-81
- Nantes, la ville aux 1000 visages, Romain Boulanger et Stéphane Pajot.
- L'Erdre et ses bateaux-lavoirs d'André Peron, Ressaac, Quimper 1987. (*extraits en italique*)
- Au carrefour des eaux : bateaux-lavoirs et usage de la rivière de François-Xavier Trivière
- Le cloaque, bains et lavoirs modèles, Quai de la Maison Rouge à Nantes, de Marie Charvet
- Blanchisseuses du propre, blanchisseurs du pur. Les mutations genrées de l'art du linge à l'âge des révolutions textiles et chimiques (1750-1820), Raphaël Morera et Thomas Le Roux
- Lavoirs et bains publics gratuits et à prix réduit, Al. Bourgeois d'Orvanne
- Mode de vie aux 16^e, 17^e siècle, Odile Halbert
- Tant qu'il y aura du linge à laver, Sylvette Denèfle